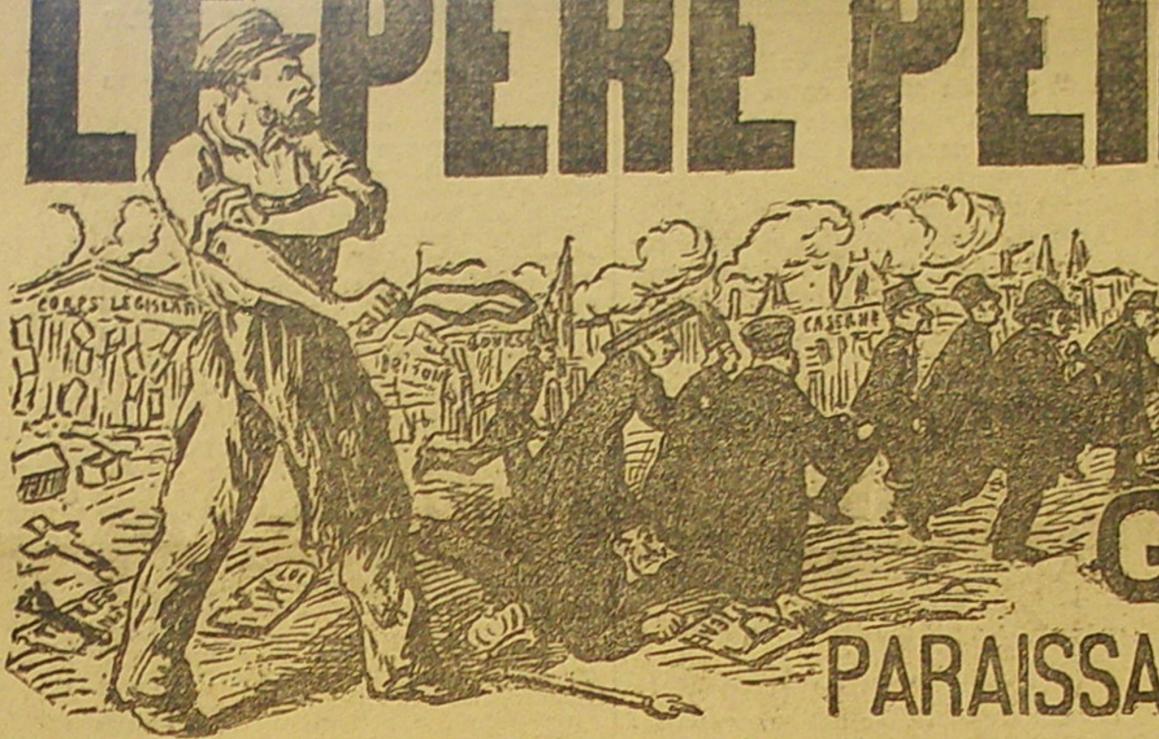


LE PERE PEINARD



Reflecs

d'un
GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
France { Un an..... 6 fr.
Six mois..... 3 —
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS { Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Trois mois..... 2 —
Extérieur

La Conversion d'un Massacreur

GALLIFFET SE DÉCLARE SOCIALO !

GRÈVE DES MINEURS DE CARM AUX



GALLIFFET SOCIALISTE!

« Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. »

Pour antique qu'il soit, ce sacré proverbe est bougrement véridique.

Pas n'est besoin d'être grand clerc, ni d'avoir inventé le marteau à bomber ses verres de lunettes pour s'en rendre compte.

Qu'y a-t-il de plus confit en bigotisme qu'une catin qui, après avoir rôti trente-six mille manches à balai, après s'être usé le cuir du dos à s'affaler sur les canapés et les matelas, faute de pouvoir continuer son métier, se console en s'agenouillant dans les boîtes à curés? Ah! nom de Dieu, quand elles sont blettes, les gaupes ne démarrent plus des églises! Elles implorent tous les saints du paradis, s'accrochent à toutes les boutanes de raticions.

Et chez les mâles, qu'y a-t-il de plus

cul bénit, de plus pudibond, de plus bérengiste qu'un jugeur sur le retour qui a patachonné tant et plus, — tant qu'il a eu de l'huile dans la lampe! Alors, n'en pouvant plus, le vieux grille devient sentencieux, vertueux, moraliste jusqu'à plus soif. Il veut qu'on foute des caleçons aux statues et des feuilles de vigne aux culs de bouteilles.

Dans son genre, le massacreur Galliffet est un birbe de même calibre que les vieux cochons et les vieilles truics en question.

Il a été sanguinaire comme pas un!

Le monstre fit son apprentissage au Mexique, sous les ordres de Bazaine. Malheur aux Mexicains qui ne voulaient pas se laisser fiche un empereur sur le râble! — ils en virent de cruelles avec lui: autant de prisonniers, autant d'escoffés! Et il les tuait avec un raffinement de cruauté à rendre des points à tous les Torquemadas d'Espagne.

En 1871, quand il fallut massacrer les communards, il fut au premier rang. Inutile de raconter ses crimes par le menu. Tous les bons bougres savent les horreurs que perpétra Galliffet; ils savent avec quelle barbarie il fusilla et mitrailla les Parisiens.

—o—

Depuis, le diable s'est fait ermite: le

massacreur des socialos s'est proclamé socialiste!

Il y a quelques mois, c'est ce même Galliffet que Waldeck allait dégouter dans le trou où il cuvait le sang qu'il a versé, — et pour quelle besogne! Pour défendre cette République que le monstre s'efforça d'estranguiller, il y a vingt-neuf ans.

Qu'un tel choix ait été possible, — que Waldeck ait eu le toupet de faire à ce tigre une telle proposition, et que Galliffet n'ait pas refoulé, — cela prouve combien un galonnard est dénué de tout respect de soi-même, est châtré de la plus vulgaire pudeur.

Un type quelconque, — avec un passé aussi odieux que Galliffet, — n'aurait rêvé que l'oubli.

Lui, pas du tout!

On lui propose d'être ministre, — et il accepte! Et il accepte d'avoir pour co-pain portefeuillard, qui? Un socialo! Un ami des survivants de la Commune; un ami de ceux que, pendant vingt-neuf ans, Galliffet a regretté de n'avoir pu fusiller!

Ceci est déjà fantastique et ahurissant.

Mais voici de quoi estomaquer le plus sceptique:

L'autre jour, à l' Aquarium, Cadenat,

député social de Marseille, réclamait une petite augmentation de salaire pour des ouvriers d'équipements militaires.

Galliffet, qui, la veille, avait grimpé au dégueuloir de l'Aquarium pour proclamer que l'armée est toujours prête à couper la chique aux « factieux de l'intérieur », s'est opposé à l'augmentation et, après avoir déclaré qu'il est farci de sollicitude pour les pros, il a ajouté : « Depuis que je suis au ministère, j'ai reçu plus de cent vingt délégations d'ouvriers, et, je ne crains pas de le dire, je suis devenu socialiste en causant avec eux ».

Je ne sais jusqu'à quel point Millebrand se réjouit d'une pareille recrue.

Toujours est-il que Cadenat a eu le bon esprit de river son clou à Galliffet : « Y en a tant qui se disent socialistes et qui ne le sont pas ! Il y a socialiste et socialiste comme il y a fagot et fagot. Il y a longtemps que le peuple est trompé par des mots... »

Et dire que ça prend toujours, nom de Dieu !

Avec des mots ronflants, des saltimbanques réussissent encore à nous faire avaler de sacrées pilules.

Galliffet est-il ou n'est-il pas sincère dans sa déclaration socialiste ?

Cela, je ne veux même pas le discuter, — c'est en dehors de toute discussion : Galliffet est Galliffet, et, pour le populo, il restera Galliffet quoi qu'il dise et qu'il fasse.

Mais, puisque j'ai mis son socialisme sur le tapis, je veux raconter aux bons bougres une histoire rigouillante qui se serait passée, il y a quelques semaines, dans les bureaux du ministère de la guerre.

Une des cent vingt délégations ouvrières que Galliffet a reçues était venue le relancer, — je crois que c'étaient des Toulousains.

— Scrongnieugnieu, qué que vous voulez, vous autres ?

Les délégués exposèrent leur réclamation et, après de sacrés efforts cérébraux, Galliffet comprit à peu près :

— Parfaitement !... J'accorde... Vous avez raison, v's autres... Ouvriers ont toujours raison, mille pétards !...

Il débita ça sur un ton aussi tranchant que la lame d'un sabre, — avec le même air rogneux que s'il eût dit : « Je vous fous dedans, moi ! »

Et les délégués, tout à fait ahuris, allaient se défilier quand entrèrent deux officiers supérieurs. Galliffet se tourna vers eux et, toujours pête-sec, leur dégoisa le palass suivant :

« Voyez-vous, messieurs, ça c'est des ouvriers. Ils ont toujours raison, les ouvriers... Patrons, toujours tort !... V's êtes jeunes, v's autres. Etudiez les questions sociales. Y a que ça, scrongnieugnieu !... Moi, peux pas, vieille bête, ça n'entre pas !... Suivez Millebrand : un homme, ce bougre là ! Je sais pas comment il s'arrange, il a toujours raison !... C'est parce qu'il connaît les questions sociales... Etudiez-les... Et sachez ça : ouvriers, toujours raison ! Patrons, toujours tort !... »

Les pros et les galonnards en étaient comme des tomates ; ils ne savaient plus si c'était du lard ou du cochon !

Tout cela, les bons bougres, ne pré-ge rien de bien chouette pour les jean-

foutre de la haute ; que Galliffet se fiche ou non du monde en se déclarant social, il y a une chose évidente :

Le grand ressort de la Bourgeoisie est cassé !

On va au chambardement général !

A nous, les gas d'attaque, d'ouvrir les lucarnes et de bien profiter des circonstances. Sans vouloir rien prévoir, on peut supposer que c'est sur le terrain économique, par des grèves faramineuses, que s'emmanchera le coup de tralgar... A nous d'être à la hauteur !



Débinage de l'Armée

Le militarisme a eu une mauvaise semaine : il a été crossé un tantinet.

Mais, comme c'est à l'Aquarium que la chose s'est passée, ça ne tire pas à conséquence : il n'a écopé que d'égrallures superficielles qui vont être vite cicatrisées.

Les bouffe-galette sont en train de faire la répartition des trois milliards qui nous sont escroqués annuellement par la gouvernance, sous forme d'impôts. Et c'est à propos de cette répartition que Pelletan, rapporteur du budget de la guerre a dégoisé quelques vérités sur le militarisme.

Trois milliards, mille marmites ! Oui, les bons bougres, si fantastique que ça paraisse, nous aboulons annuellement à notre garce de gouvernance le formidable magot de trois milliards qu'elle gaspille sans efforts.

Sur ce tas faramineux, un milliard, — le tiers, nom de Dieu ! — est distribué aux rentiers ; un milliard est craché à l'armée et le troisième milliard sert à donner la becquée à toute la séquelle des ronds-de-cuir, gratte-papiers et employés de tout calibre.

Quant aux dépenses véritablement utiles, qui sont le prétexte à ce prélèvement énorme de galette, elles passent en dernier : s'il reste quelques petits millions pour les écoles, l'entretien des routes, etc., tant mieux.

On s'occupe d'abord du principal qui est de gaver les rentiers, d'abouler leur payé à tous les employés qui n'en fiche pas une date, ainsi qu'aux juges et aux gardiens de prisons ; et surtout d'entretenir l'armée, afin qu'elle soit toujours en forme pour museler les factieux de l'intérieur.

On nous serine qu'il ne faut pas toucher à l'armée, car, sans elle, l'ennemi de l'extérieur, qui nous guigne à toute minute, nous envahirait illico.

Il faut être rudement jobard pour couper dans une bourde pareille !

C'est un boniment que, dans chaque patelin, les gouvernants servent au populo pour lui faire cracher des millions en douceur : l'Allemagne se dit menacée par la France et la France menacée par l'Allemagne.

Chiquat que tout cela ! L'armée n'a qu'une raison d'être : protéger les capitaux contre l'ennemi de l'intérieur, — le populo.

Elle n'est d'ailleurs pas foutue de faire autre chose ! Si nos gouvernants étaient assez criminels pour s'offrir la diversion d'une guerre étrangère, l'armée française recevrait une raclée près de laquelle celle de 1870 ne serait que de la gnognotte.

Quelle brûlée, mes amis !

Cela, avec tout le doigté et les enveloppements nécessaires, Pelletan l'a déclaré du haut du jaspinoir de l'Aquarium.

Et le socialiste Galliffet s'est payé le luxe de ronchonner, kif-kif le maréchal Lebœuf de Badingue : « Scrongnieugnieu, espèce de débiteur, vous insultez l'armée ? Épatante l'armée, aussi chouette que moi ! » Pour un peu il aurait ajouté « qu'il ne lui manque pas un bouton de guêtre. »

Ah ! oui, elle est épatante l'armée française !

Pelletan l'a démontré. Avec une tapée de preuves à l'appui il a prouvé que notre armée se distingue surtout parce qu'elle est une armée de tireurs au cul et de fricot-teurs.

Et ça chiffonne Pelletan.

Moi, ça ne me défrise pas du tout, — au contraire !

Pelletan groume parce que les galonnards pullulent, — il en voudrait moins, mais qu'ils soient davantage guerriers.

Je les préfère tireurs au cul ! Il paraît qu'on a éparpillé aux quatre coins de la France de petits états-majors d'officiers du génie qui ont pour unique occupation de présider au recrépissement des murs des casernes et des magasins et au remontage des pendules.

Il paraît aussi que, dans l'artillerie, on s'est mis à fabriquer un tas de bricoles : des voitures, des bidons à huile, des étuis porte-lanternes, des seaux d'abreuvoir, des bicyclettes etc.

Et Pelletan de ronchonner ! Il a tort, nom d'une pipe. Sous ce rôle, panaché d'industrialisme, les galonnards bricoleurs ne sont qu'inutiles, — tandis qu'ils sont bougrement nuisibles quand ils s'occupent spécialement de militarisme.

Il y a des chances pour que ces galonnards industriels soient moins abrutis, par conséquent plus humains, que ceux qui se confinent dans la « théorie. »

Cré pétard, je préfère voir des officiers artillots fabriquer de mauvaises bicyclettes que des canons.

Ce qui fait encore ressauter ferme Pelletan, c'est de constater que, plus on va, plus les troupes cherchent à tirer au flanc, à s'embusquer dans n'importe quel fourbi, de manière à couper à l'exercice et aux manœuvres.

Ici encore, j'approuve carrément, à l'encontre de Pelletan qui blâme.

Quand donc aurons-nous des régiments complets des tireurs au flanc ?

Alors, ce sera rupin ! On sera à la veille de la suppression des armées permanentes.

Ainsi, je voudrais bien savoir le numéro du régiment de ligne où, un jour qu'on essayait de faire la manœuvre avec le plein effectif de temps de guerre, on rassembla tous les troupes des quatre compagnies du bataillon, — et il n'y eut pas même d'en constituer une seule complète !

Très chouette, ce régiment où les quatre cinquièmes des truffards sont de tout..., hormis l'exercice !

Son numéro, nom de dieu, afin de le citer en exemple.

Certes, tout n'est pas rose pour les tireurs au flanc. Ainsi, ceux qui ne réussissent qu'à s'embusquer comme brosseurs, ou à un quelconque service de galonné, sont en réalité bombardés larbins ; pourtant, malgré que ce soit une besogne dégueulasse, mieux vaut encore cela que les mille chéries du service militaire.

Pelletan s'est ensuite occupé du fricotage et il est arrivé à cette constatation qui fiche une sacrée mornifle à « l'honneur de l'armée » à savoir que, du plus mince gradé au plus élevé, tous fricotent !

C'est la larme à l'œil qu'il a déclaré qu'il n'y a pas un régiment sur dix où on ne tripatouille pas : c'est des vêtements de fonds, c'est le sacré mic-mac des masses noires, quand ce n'est pas pire : quand ce n'est pas détournements et voleries à tire-larigot.

Et, ce qu'il y a de plus rigouillard et prouve bien que les galonnards ont des façons à eux de comprendre la probité, c'est que, pour conserver le bon renom « d'honneur militaire » la gradaille protège, non seulement les tripatouilleurs, mais surtout les barboteurs.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, Pelletan a eu bien soin d'avertir les quelques officiers naïfs et loyaux qui essaieraient de se faire mousser et d'obtenir de bonnes notes en dévoilant le pot-aux-roses : au lieu de tirer profit de leur « honnêteté » ils n'en retireront que des désagréments et des avanies de toutes sortes ; ils seront persécutés, en butte à toutes les rancunes et, en fin de compte, ils seront rudement chançards s'ils ne trinquent pas.

Donc, voilà les gradés dûment avertis : quand ils constateront des filouteries — ou pire ! — s'ils ne veulent pas y mettre un doigt, qu'ils soient au moins assez mariales pour fermer les yeux et ne pas gueuler « Au voleur ! » il leur en cuirait.

Pelletan s'indigne d'un tel truc. Il a tort, — toujours tort, mille polochons !

Son indignation vient de ce qu'il ne s'est pas assez familiarisé avec le fonctionnement de la mécanique sociale : tout n'y est que tromperies, vols et crimes !

Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que les souteneurs de cette cochonne de

ociété pratiquent toutes les malpropretés qu'ils sont chargés de protéger.

Si les galonnards étaient des « hommes », dans la chouette acception du mot, ils répugneraient aux vols, aux assassinats, — donc ils seraient incapables d'être militaires... et ils foudraient leurs galons aux orties !

— Et la conclusion de tout le débinage de Pelletan ? — vont demander les bons bougres. De conclusion ? Il n'y en a pas ! L'armée continuera à être ce qu'elle est, — il n'en peut pas être autrement, et même, j'espère bien que le tirage au cul et le fricollage ne feront que s'y développer tant et plus.

LE RETOUR DE MONOD

Une des premières victimes des « lois scélérates », Monod, est de retour à Dijon où il est arrivé il y a une quinzaine.

Malheureusement, il n'y a que lui de revenu de Cayenne ou de la Nouvelle !

Il y a pire, même : tandis que la porte du Bagne s'ouvrait pour Monod, d'autres innocents tombaient dans les traquenards des marchands d'injustice : les pauvres fioux qui, sans preuves d'aucune sorte, ont été condamnés comme responsables de la petiote déchristianisation de l'église Saint-Joseph, sont toujours au bloc.

Ce sont des gosses et des fils de prolos... Donc, pourquoi se décarcasser en leur faveur ?

Dans le tas, il y a bien un juif, — mais c'est un juif pauvre. Or, ça ne tire pas à conséquence !

Pour en revenir à Monod, le pauvre gas — après avoir bougrement pâti — se trouve maintenant près de sa compagnie et de ses gosses. A un rédacteur du « Rappel des Travailleurs » il a donné les renseignements suivants :

Gracié le 11 novembre, je n'ai connu officiellement ma grâce que le 29 décembre, à Saint-Laurent-du-Maroni où j'étais en rélégalion depuis le mois de juillet.

J'ai fait mes cinq ans de bagne aux îles du Salut, île Royale, là étant dans la même case qu'eux, j'y ai connu les frères Degroève (Rorique), l'ainé, un colosse, est mort avant leur grâce.

J'ai été envoyé à l'île du Diable en ma qualité de menuisier pour travailler à la palissade qui entourait la case de Dreyfus, j'ai même été commandé avec trois autres déportés pour monter dans sa chambre une bibliothèque, mais au moment d'y pénétrer un gardien prit ma place et me dit : allez-vous-en, il n'y a pas besoin de vous, mais les autres m'ont dit qu'ils avaient vu, je raconterai tout cela un jour.

Mes cinq ans de bagne expirés, je fus envoyé en rélégalion à Saint-Laurent-du-Maroni, là j'étais sinon plus heureux (le souvenir de ma famille, la pensée de leur misère, m'auraient toujours empêché de l'être) du moins plus libre, je fus immédiatement occupé dans un atelier d'ébénisterie où je devins rapidement contre-maître ; j'avais en mains, lorsque je suis parti, un meuble pour le directeur, (c'était une bibliothèque Henri II en bois violet), qui était presque terminée lorsque je reçus sa visite le 29 décembre. Eh bien ! Monod, qu'il me dit, je viens vous apporter vos étrennes ; je compris de suite que ça y était, vous pouvez partir immédiatement si vous le voulez, vous êtes libre ; je manifestai le regret de ne pas pouvoir finir le meuble, mais le temps me durait trop de revoir ma famille, il me répondit qu'il comprenait ce sentiment qu'il l'approuvait et que je pourrais prendre le bateau qui partait le 2 de Saint-Laurent pour Cayenne.

Embarqué le 2 janvier au matin sur le « Capi », bateau de l'administration, j'arrivais le 3 à Cayenne à 7 heures du matin. Parti le même jour à 4 heures du soir par la « Ville de Tanger » pour la Martinique, j'arrivais le 8 à Fort-de-France et en partis le 12 à bord de la « Ville-de-Marseille » relâché un jour aux Açores. A Fort-de-France ce sont des femmes quichargeaient le charbon au son du tambourin, il en est de même à la Trinitad.

— Et les anarchistes dijonnais, Catinot, Massoubre, en avez-vous des nouvelles ?

— Massoubre est à la Nouvelle, très bon ouvrier ajusteur, il travaille, il est très considéré, c'est un homme très doux qui s'est

laissé entraîner par de mauvaises connaissances ; quand à Catinot, il est aux îles du Salut, jamais aucun condamné n'a enduré les supplices qu'il a soufferts, il a subi trois ans de fer, c'est le seul que l'on cite qui ait pu supporter de telles souffrances...

— Avez-vous fait bon voyage ?

Oui, la nourriture surtout me plaisait ; il y avait un tel changement avec celle de la rélégalion que j'aurais déjà pu me croire en France. Je suis arrivé le dimanche 28 janvier, à une heure de l'après-midi, à Saint-Nazaire, craignant les reporters, car j'ai su qu'il y en avait deux à ma piste, je m'étais fait une tête de vieux loup de mer et ils ont été dépistés, et puis ils n'attendaient le bateau qu'à quatre heures. Si je suis arrivé à Dijon que le mercredi soir 31 janvier, c'est que j'ai dû rester un jour à Nantes pour tâcher de me faire rapatrier par l'administration, mais comme ça n'en finissait plus j'ai pu faire avec mes ressources, aidé aussi par la Bourse du travail de Nantes, dont un camarade m'a remis 10 francs.

— Et, maintenant, que comptez-vous faire ?

— Travailler ; j'ai sept bouches à nourrir et je n'ai jamais passé pour feignant ; j'ai du cœur et je veux donner tout le nécessaire à mes enfants. Je vais reprendre mon métier de fripier, j'espère trouver auprès des personnes qui me savent honnête l'appui nécessaire pour me faciliter les commencements.

GRÈVES DES GUEULES NOIRES

A CARMAUX

Il souffle un sacré vent de rebiffe dans les pays de mine !

Il y a un mois, c'était les gueules noires du bassin de la Loire qui se fichaient en grève. — à l'heure actuelle, ce sont les mineurs de Carmaux qui font de la rouspétance, suivis des mineurs de Grand'Camp, près d'Albi.

« Chat échaudé craint l'eau froide ! » dit le proverbe, — mais ce sacré proverbe ne s'applique pas aux mineurs de Carmaux.

Les bons bougres savent que l'arbitrage tenté il y a quelques mois n'a abouti à rien, — malgré cela, ils ont repiqué au truc : ils ont expédié une délégation à Paris pour se fiche en rapports avec les gros matadors de la Compagnie.

Cré pétard, je t'en foutrais, des rapports avec cette engeance, — au bout de mon tire-pied !

Les chameaucrates de la mine, croyant que la saison de se fiche de la trombine de leurs esclaves dure à perpète, ont commencé par éplucher la délégation : « Nous ne voulons rentrer en pourparlers qu'avec des ouvriers... »

C'est le marquis de Solages qui a déboulé ce boniment, parce que les grévistes avaient choisi pour délégués, outre deux mineurs, Berthon et Pouilhès, un politicien socialo, Viviani.

Qu'est-ce que ça peut lui foutre, au marquis, que tel ou tel soit délégué ?

Il devrait s'estimer bougrement bidard que les grévistes soient assez bonnes têtes pour s'abaisser à discuter avec un aristocrate de sa trempe. C'est trop d'honneur pour ce pierrot-là !

Quand donc a-t-il extrait de sa mine une seule pierre de charbon ?

Le merle a beau avoir des parchemins et des héritages, ce n'est pas ça qui le met sur un pied d'égalité avec les prolos. Un jour viendra, — et j'espère bien qu'il ne tardera pas, nom d'une pipe ! — où les mineurs expliqueront au marquis qu'il n'y a de droit que pour les travailleurs et que, pour ce qui est de lui, il n'a qu'à donner sa démission de capitalo... et vivement, mille marmites !

Certes, je sais bien que les mineurs n'ont pas été marioles en choisissant Viviani comme délégué ; ils auraient dû faire leurs affaires eux-mêmes et ne pas tabler sur des politiciens.

Mais, foutre, cela ne regarde qu'eux : c'est leurs oignons ! S'il plaît aux Carmausiens de s'offrir Viviani pour délégué, le Solages n'a qu'à fermer son plomb et accepter le délégué en question.

Quoi qu'il en soit, avec ou sans Viviani, il ne sortira que peau de balle et balai de crin de ces discussions avec le marquis de Solages.

On ne discute pas avec les capitalos !

—
Heureusement, les bons bougres de Car-

mausiens ne s'endorment pas sur le rôti et, tout en voulant papoter avec leurs exploitateurs, ils ne se bornent pas à se rouler les pouces.

Leur premier soin a été d'empêcher les quelques douzaines de pauvres abrutis, que la Compagnie a domestiqués, de mettre en péril la cause de la grève : sous prétexte qu'ils sont libres, ces esclaves voulaient continuer à travailler.

« Halte là ! On ne passe pas ! » leur corrent aux oreilles les gas floppées de bons bougres, installés aux coins de passage et aux abords des puits.

Ce sont les copains de service qui montent la garde et empêchent les faux-frères — les « étranglements » — d'approcher.

Les grévistes ont, en effet, emmanché un service de patrouilles tout à fait galbeux, — avec de solides triques à la clé.

Le drap de lit d'Hébrard, le « Temps », trouve un cheveu à cette binaise rupins-koff. Autant il approuve quand les troubadés s'amènent pour protéger les exploitateurs, et fusiller les prolos — comme à Fourmies et à la Martinique — autant il braille quand il voit les grévistes tirer des plans pour ne pas se laisser rouler.

C'est au point que le chieur d'encre du « Temps » a le culot de conseiller aux députés sociaux d'intervenir afin de faire cesser les patrouilles de grévistes.

Ah ! nom de dieu, si pisse-froids que soient ces types-là, j'espère bien qu'aucun d'entre eux ne fera une telle besogne ! Ce serait bougrement malpropre.

Et tout ça, en vertu de cette cochonne de fumisterie que les bourgeois appellent la « liberté du travail. »

Que les jean-foutre de la haute donnent donc l'exemple : qu'ils la respectent eux-mêmes, cette liberté, qu'ils laissent les prolos libres.

Ah ! ouat, macache ! Les birbes n'admettent le prolo qu'à l'état d'esclavage, — ils ne lui reconnaissent qu'une liberté : celle de s'enchaîner.

Les bonisseurs de la bourgeoisie auront beau dégueuler tant et plus : ils ne prouveront pas aux bons bougres, qu'en temps de grève, c'est attenter à la liberté d'un homme que de lui conseiller, — avec tous les arguments désirables, — de ne pas continuer à travailler.

Sice que ces farceurs débitent était vrai, — on irait loin.

A ce compte, nos paternels qui prirent la Bastille attentèrent à la liberté des pourvoyeurs de cette prison ; de même, les gas qui, au 10 août 1792, prirent les Tuileries d'assaut et en délogèrent Louis Capet, attentèrent à la liberté du monsieur et de sa nichée.

Ce raisonnement idiot nous conduirait à blâmer toutes les insurrections, toutes les révoltes, tous les actes d'énergie. En effet, les gas d'attaque qui se sont insurgés, se sont rebiffés ou, de façon ou d'autre, ont foutu les pieds dans le plat ou fait claquer les portes, ont opéré sans prendre conseil des fausses-couches engluées de préjugés — donc, ils ont attenté à la liberté de ces andouilles.

Ce qui est vrai, c'est que lorsqu'on défend sa peau ou sa liberté, lorsqu'on veut mieux beurrer son pain ou river le bec aux chameaucrates, on n'a pas à tenir compte de l'appréciation des pauvres couillons pour qui la meilleure des jubilations est de lécher le croupion aux maîtres.

Ces pauvres types sont tellement bouchés à l'émeri qu'ils sont incapables de prévoir le pourquoi et les conséquences d'une rouspétance galbeuse, — par exemple, ils approuvent le fait accompli.

Ainsi, les « étranglements » de Carmaux trouvent très chouette la prise de la Bastille et la guillotination de Louis XVI, mais quand on parle de dégraisser leurs exploitateurs, ça les horripille.

Pour lors, les fistons qui ont du sang rouge dans les veines et du poil qui frissonne au ventre, n'ont qu'à aller de l'avant, sans se soucier des jérémiades que peuvent braire les avachis.

EN AUTRICHE ET EN ALLEMAGNE

Les grèves des gueules noires de France, — autant celle de Grand'Champ qui entraîne le chômage que de 500 prolos, que celle de Carmaux où plusieurs milliers de bons bougres ont plaqué le turbin, — ne sont que de la gnognotte comparées aux gigantesques grèves de mineurs qui ont vidé les puits de toute l'Autriche-Hongrie et qui,

se répercutant en Allemagne, ont amené la cessation du travail des mineurs de Saxe.

Il y a six semaines que ces grèves ont éclaté en Bohême, en Moravie et en Silésie et les gueules noires ne parlent pas de cesser. Les gas sont aussi énergiques que le premier jour : bien loin de foirer, ils ont précisé et accru leurs revendications.

Une des principales réclamations des grévistes est la journée de huit heures. Les capitulos ne veulent rien savoir. Baste ! il faudra bien qu'ils y viennent.

Il n'y a que ça de vrai, pour décrocher la journée de huit heures : rouspéter carrément ! C'est bougrement plus efficace que de s'adresser aux Pouvoirs Publics.

Ça a même l'avantage de forcer la main aux gouvernants qui, pris de trouille, se fient à accoucher de lois ouvrières. C'est ainsi qu'en Bavière, au « Langtag » bavarois, — l'Aquarium du pays, — les bouffegalette viennent d'adopter un projet de loi réduisant à huit heures le travail dans les mines. Il y a deux mois, — avant les grèves, — les mêmes birbes auraient repoussé cette loi, sans barguigner.

C'est ce qui prouve qu'il n'y a rien de tel que le nerf et l'audace ! Ça vaut mieux que la votellerie et toutes les trouducuteries politicardes.

En Saxe, il y a une dizaine de jours, une belle tiulée de mineurs se mirent en grève, entraînés par l'initiative de leurs copains d'Autriche et, comme eux, ils réclamèrent la journée de huit heures.

Les directeurs des charbonnages ayant voulu le prendre de haut avec les gas, la grève s'est généralisée et maintenant il y a chômage dans une soixantaine de puits.

Aussi, la disette de charbon est carabinée ! Il y a déjà une kyrielle de villes où l'éclairage des rues et des magasins est arrêté ou bougrement restreint ; de même, la circulation des trains a été diminuée.

En Autriche-Hongrie, c'est le même tabac que dans la Saxe !

Y a pas à tortiller, cette faramineuse grève est un riche exemple !

Primo, elle est internationale puisqu'elle englobe les mineurs d'Autriche et aussi ceux d'Allemagne ;

Deuxièmo, elle est faite avec un tel esprit de solidarité que les capitalos ne savent à quel saint se vouer.

Si, en France, les gueules noires avaient le nez assez creux pour profiter de la leçon et opérer avec un même ensemble, ils auraient tôt fait de foutre à cul les capitalos.

Mais, je t'en fiche ! Au lieu de se dégrouiller, quand une grève de mineurs éclate dans une région, ceux des autres centres attendent que les premiers soient vaincus.

Ainsi, il y a six semaines, les mineurs de la Loire étaient en grève, — c'était le moment pour les Carmauxiens de plaquer le turbin. Mais ils ont attendu !

Actuellement, les gas de Carmaux sont sortis des puits, — eh bien, je parie une décoration que les mineurs du Nord, du Pas-de-Calais et d'ailleurs n'auront pas la jugette de plaquer le turbin dar-dar ?

GRABUGE EN PERSPECTIVE

Les bons bougres se souviennent de la décision prise, il y a quelques semaines, par la Fédération de Saône-et-Loire : les gas ont décidé que si, à la fin du mois, les affameurs de Perrecy-les-Forges (qui ont acculé leurs mineurs à la grève par une crapuleuse appression) n'ont pas mis les pouces, la grève générale sera proclamée dans tout le département.

D'ici le 1^{er} mars il n'y a plus longtemps à attendre.

Les chameaucrates n'ont pas l'air de trop s'émotionner de l'avertissement — sans frais, — que leur ont signifié les proles de Saône-et-Loire.

Ainsi, l'autre jour, trois députés socialistes, Chauvière, Dejeante et Colliard ont poussé une visite à Waldeck au sujet de cette menace de grève : ils lui ont seriné de veiller au grain et lui ont assuré que c'est tout à fait sérieux.

Waldeck n'a pas paru s'émotionner outre mesure : il ne coupe très probablement pas dans la réalisation de la grève, — et puis, il se dit qu'à tout prendre, il a dans sa manche le « brave socialiste » Galliffet qui s'entend à merveille à ré-

soudre la Question sociale par l'extermination des révoltés.

Bast ! Il se pourrait bien que Galliffet ne soit pas à la hauteur : la guerre sociale de demain n'aura pas la même allure que l'insurrection parisienne de 1871, — donc, une vieille baderne du calibre du massacreur des Communards sera déroté.

Si, d'autre part, Waldeck s'imagine que la déclaration de la Fédération de Saône-et-Loire est une fumisterie, ça prouve qu'il a la berlué.

Certes, nom de Dieu, c'est là des mœurs nouvelles ! Ça dénote chez les travailleurs un éveil de solidarité qui nous promet de riches rouspétances pour bientôt.

Et les jean-foutre de la haute qui manquent habituellement de clairvoyance, sont excusables de douter qu'une entente si galbeuse soit possible.

Ils en rabattront, mille marmites !

Tout change... surtout « l'état d'âme » du populo. C'est un vrai beurre, tellement la métamorphose est rapide. Et cela, grâce à l'idée de Grève générale qui est le plus chouette microbe de Révolution qu'on ait encore dégotté.

Que les capitalos continuent donc à ne pas prendre au sérieux les ferments de Grève générale qui, un peu partout, menacent de tout fiche en branle, — et on rigolera.

D'ailleurs, que les plins-de-truffes se rassurent : en supposant qu'ils eussent assez de flair pour apercevoir le danger, ils ne seraient pas foutus de l'éviter.

Donc, clairvoyants ou pas, pour eux, c'est kif-kif bourriquot.

Les dernières grèves du Doubs ont été un avant-goût de ce que seront les prochaines grèves de solidarité :

On vit des prolos de papeterie se fiche en grève pour se solidariser avec des tisseurs ;

On vit une kyrielle d'usines de tissage et de broserie plaquer le turbin parce que les horlogers avaient cessé leur travail ;

On vit des ouvriers métallurgistes réclamer un minimum de salaire pour les manœuvres et un meilleur sort pour les apprentis, — ces pauvres petiots qui, de coutume, sont toujours oubliés.

Et puis, on vit aussi la tentative d'exode sur Paris qui échoua grâce à la mobilisation des troubades.

Toute cette admirable effervescence était due à l'idée de Grève générale qui aimait les bons bougres.

Donc, ça promet ! La sociale a du vent dans les voiles.

Les exploiters de Perrecy-les-Forges n'ont pas l'air de se douter du danger qu'ils font courir à leurs copains en exploitation : malgré que les grévistes ne soient guère exigeants, ils s'obstinent — par stupide orgueil, — à ne pas faire droit à leurs maigres réclamations.

Or, si, au 1^{er} mars, la grève éclate, mince de chabanais !

En effet, le département de Saône-et-Loire est un des plus industriels de France ; il y a deux centres — Montroules-Mines et le Creusot, — où les turbineurs se comptent par milliers.

Et les gas seront d'autant plus disposés à se mettre en grève qu'à leur désir de faire acte de solidarité viendront s'ajouter une kyrielle de griefs personnels.

On sait que l'arbitrage du Creusot a été une fumisterie carabinée et on sait aussi qu'à Montceau, les mineurs groument ferme.

Donc, si les jean-foutre de la haute avaient le nez creux ils feraient des pieds et des pattes pour éviter que la grève générale éclate en Saône-et-Loire.

Mais les pleins-de-truffes en ont une telle couche !

C'est à eux que s'applique le vieux proverbe : « Le Père des Mouches loge

une araignée dans le plafond de ceux qu'il veut perdre ! »

LE MASSACRE DE LA MARTINIQUE

Quand arriva à Paris la nouvelle du massacre du François, illico, tous les chieurs d'encre de la bourgeoisie débagoulèrent leurs menteries de circonsance : « C'est le lapin qui a commencé ! » bavaient-ils.

Et, pour étayer leurs mensonges d'un semblant de réalité, ils clabaudaient que le galonard qui a commandé le massacre, le lieutenant Kahn, était blessé et que plusieurs de ses soldats avaient eux aussi, reçu des atouts.

Mensonges que tout ça ! Les dépêches officielles ont répliqué et elles prouvent, — clair comme le jour, — que les troubades ont massacré les grévistes sans la moindre provocation : ils ont tiré sur les moricauds alors que ceux-ci étaient encore à une vingtaine de mètres de distance.

Les tuyaux envoyés par le gouvernement peuvent se résumer ainsi :

« Le lieutenant d'infanterie de marine

« n'est pas blessé, ni aucun soldat.

« La grève a eu pour cause une demande

« d'augmentation de salaires.

« Quand le massacre a eu lieu, il n'y

« avait eu aucun attentat, ni contre les

« propriétés, ni contre les personnes.

« Plusieurs propriétaires et gérants ont

« quitté leurs habitations en se disant me-

« nacés ; mais, jusqu'à présent, aucun at-

« tentat contre les personnes n'a été om-

« mis... »

De tout ceci il résulte que le massacre de la Martinique n'en est que plus criminel, puisque les grosses légumes ne sont pas foutus d'accuser les grévistes de la plus petite provocation.

C'est un assassinat en règle, nom de Dieu !

Les troubades ne se trouvaient pas même en face de bons bougres rouspéteurs, — de ceux que le socialiste Galliffet appelle des « factieux de l'intérieur ». Non pas ! Les marsouins n'avaient à faire qu'à de pauvres moricauds réclamant, très pacifiquement, une mesquine augmentation de paye.

Et c'est sur ces pauvres gars que le lieutenant Kahn a commandé la fusillade, — sans même pouvoir alléguer un semblant d'excuse ! — tout simplement pour démolir des nègres et pour faire plaisir aux capitalos.

Les lauriers d'Archinard et de Marchand ont dû faire loucher ce massacreur : « Ils passent pour des héros parce qu'ils ont tué beaucoup de nègres en Afrique ; je vais marcher sur leurs traces... » et il a fait assassiner les moricauds de la Martinique qui sont les petits cousins des victimes d'Archinard et de Marchand.

Il paraît que cette tuerie de moricauds a ramené le calme et mis fin à la grève.

Donc, tout est pour le mieux !

D'ailleurs, le gouverneur avait pris ses précautions : au lieu de rappeler les soldats fusilleurs, il avait eu soin d'expédier de nouvelles bandes de troubades sur le théâtre du massacre.

Si Méline, ou n'importe quel politicard avait été ministre nos bons socialos auraient fulminé bougrement.

Mais comme l'ami Millerand tient la queue de la poêle on a glissé sur le massacre de la Martinique, — et il n'en est plus question !

Quant à profiter de l'occase pour crosser le militarisme, nos socialos gouvernementaux n'y ont pas songé.

Dam, il ne faut pas faire de la peine à Millerand !

Ce que nous ignorons tout à fait, c'est la situation faite aux pauvres moricauds : leur sort est pire que l'ancien esclavage !

Un bon fleu des Antilles, le citoyen Lagrosillière qui fait ses études à Paris a envoyé à la « Petite République » quelques tuyaux sur la misère des nègres.

Un sieur ami de la Martinique lui écrivait, il y a quelques mois :

Loin de voir augmenter le salaire réduit à « vingt sous » par jour pour la tâche de 300 pieds de canne, les travailleurs doivent, pour la même somme, couper 7 à 800 pieds. De telle sorte que les plus robustes ne peuvent terminer leur tâche en un jour ; ils y mettent un jour et demi, voire deux jours, ce qui ramène leur rémunération quotidienne à « 50 centimes ».

De plus, dans les grandes exploitations d'usine, comme à Vivié, à Lareinty, propriétés de M. Clerc, comme à Saint-Jacques, « habitation domaniale », affermée par les PrévotEAU Duclary, on a établi depuis longtemps un système de jetons (monnaie en fer blanc) pour

faire des avances aux travailleurs qu'on ne paie que par fractions de 10 centimes. Cette monnaie en fer blanc n'a cours que dans les épiceries des exploitations où la morue et toutes les denrées de première nécessité sont vendues plus cher qu'ailleurs.

Quand le malheureux payean est parvenu à gagner « trois francs » au bout de la semaine, après avoir peiné dans les travaux les plus durs, dans les entreprises, la canalisation, par exemple, ou dans plusieurs tâches acceptées simultanément, le « gérant » ou l'« économiste », trouve toujours le moyen de signaler des malversations afin d'opérer des retenues appelées « piquants », sur ce salaire de famine. De là des contestations qui finissent par faire chasser les récalcitrants (ainsi sont appelés par les employeurs, les travailleurs qui protestent contre les retenues).

Alors ces malheureux sont obligés ou bien de s'en aller en abandonnant leurs jardins, ou de se courber. S'ils demandent le délai accordé par la loi, c'est-à-dire s'ils demandent à rester dans leurs cases en attendant la maturité de leurs légumes, le délai leur est inexorablement refusé. Obligés de chercher pitance ailleurs, ils ne peuvent plus surveiller leurs potagers où la méchanceté du « maître » laisse courir les animaux, afin que ces jardins puissent passer plus vite aux mains d'exploités plus soumis. Appelé en conciliation devant le juge de paix, le propriétaire ne bouge pas : il faut alors de l'argent pour l'assigner ; mais où en prendre ?

L'huissier demande toujours une quinzaine de francs de provision. Et il faut compter avec les faux témoins que trouve assez facilement le propriétaire. Celui-ci d'ailleurs n'hésite pas à congédier tous ceux qui osent déposer contre lui, en justice. Je pourrais en citer vingt exemples, tout récents. Ajoutez que les grandes exploitations ont des gardes particuliers ; le plus souvent assermentés, et ces auxiliaires du « maître » sont, vous le comprenez, entièrement à la dévotion de « monsieur ».

C'est épouvantable, nom de Dieu !

Et ce qu'il y a de triste c'est que — ainsi que l'a télégraphié le gouverneur — les pauvres moricauds sont calmes et ont repris leur collier de misère !

CHOUETTES REUNIONS

Kyrielle de réunions, cette semaine ; et des plus bath ! qu'on en juge :

La vieille savate de Coppée qui, autrefois, se contentait de pondre des vers mirilonesques et de soigner son boyau culier et qui, aujourd'hui, veut tâter de la politique, devait faire, samedi, à Aubervilliers, une conférence nationaliste.

Ce vieux vérolé pensait n'avoir qu'à exhiber sa tête à gifles pour être porté en triomphe par les bouchers bouffes-youpins. Il avait pris pour argent comptant les calembredaines du matamore de la rue Chabrol et, parce que Guérin avait eu la roublardise de s'entourer de deux douzaines de bouchers, il croyait que c'était arrivé : que toute la Villette est antisémite.

Il lui a fallu en rabattre ! L'accueil qu'il a reçu a pu le convaincre que les habitants d'Aubervilliers ne sont pas tous « bouchés » et que les bouchers du patelin ne sont pas tous des mangeurs de youtres.

Il est passé le temps où Morès recrutait son état-major parmi les louchébem.

Les gas des abattoirs se sont dessalés ; ils savent, à présent, que youpins et crétiens c'est même farine ; ils ont compris qu'il n'y a, pour eux comme pour tous les autres prolos, qu'à marcher dar-dar pour la Sociale, — si on désire ne pas confire à perpète dans la mistouffe.

A Epernay, ça a été du même blot. Le bouffe-galette Lerole qui devait dégoïser sur la vraie et la fausse république a été reçu avec le charivari qu'il mérite.

Comme toujours, — afin d'éviter le contact du vrai populo, — la réunion était privée ; ce qui n'empêcha pas plusieurs centaines de bons fleurs de radiner. Un grand nombre entrèrent d'autor, ce qui provoqua un barouffe de tous les diables. Le quart-d'œil vit que ça allait tourner au vilain pour les réacs, et il boucla la réunion. Les bons bougres manifestèrent alors en clamant des chansons révolutionnaires, mais les cognes intervinrent, firent des charges et coffrèrent plusieurs gas.

Mille marmites, la saison est décidément mauvaise pour la racaille réacteuse !

L'autre dimanche, c'est à Besançon que les gas d'attaque du patelin faisaient une mémorable conduite de Grenoble à Lasies, Millevoys et Thiébaud.

Et voici que, samedi, à Bordeaux, Rochefort qu'on avait exhibé dans une réu-

nion, — toujours privée ! — a eu une ovation peu ordinaire : malgré la pluie qui tombait comme vache qui nisse, des centaines de bons bougres piétinèrent sa sortie et ils ont eu l'amabilité de le reconduire à sa piéle, — en secourant sa guimbarde, kif-kif un panier à salade, et en l'ensevelissant (en guise de fleurs) sous une grêle de pommes de terre et d'œufs pourris.

C'était tout plein chanipète !

Par contre, c'est sans le moindre anicroche qu'a eu lieu dimanche, au faubourg Antoine, avec un galbe mirobolant, la lecture des « Mauvais Bergers », organisée par les copains de la Bibliothèque libertaire.

Après la causerie d'un copain, Octave Mirbeau a lu sa pièce, aux applaudissements des sept cents auditeurs présents.

A Amiens, samedi soir, très chic soirée familiale : les copains de là-bas, qui sont bougrement débrouillards, ont fait coup double, — bonne propagande et agréable soirée.

La fête avait lieu à l'Alcazar.

Après que plusieurs copains eurent chanté des chansons démouchetées une bande de marmots, coiffés de bonnets rouges, ont farandolé en clamant la « Riche boulangère » en suite « Heureux temps ».

C'était tout plein bath d'entendre célébrer par ces tout petiots le temps où on sera tous frangins et où il y aura de la bonne croustille et tout plein de liberté pour tous.

Libertad a ensuite jaspiné sur le « Chemin de la Croix » que le populo s'appuie, — de la naissance à la crevaïson. Puis, une floppée de copains et de copines, qui s'étaient bombardés artistes pour la circonstance, ont joué un drame social « La Lutte ».

Comme finale on a dansé.

Le lendemain, dans l'après-midi, au local du groupe, Libertad a repiqué à une causerie.

Vu la réussite de leur fête et pour ne pas perdre le fruit de leurs efforts, les copains amiénois vont rebiffer dans quelque temps. En attendant, ils s'orientent pour ouvrir une salle de lecture et de causeries.

Comme on voit, ça a ronflé la propagande ! Faudrait qu'il en soit ainsi toutes les semaines.



TISSEURS DE SAINT-QUENTIN ET DE SEDAN

Les pauvres grévistes de Saint-Quentin ont plaqué le turbin depuis six semaines, et, comme ils ont été à peu près aussi sages que des bonshommes en pain d'épices, ils ne sont pas plus avancés qu'au premier jour.

Les voici, maintenant, qui, en désespoir de cause, viennent mendigoter l'arbitrage de Waldeck-Rousseau. Les pauvres nicodèmes ! Autant vaudrait qu'ils demandent l'intervention du pape !

A Sedan, c'est lundi que la grève a éclaté, dans le baigne Courtéhaux-Gaulier, et, il y a des chances pour que le travail cesse dans plusieurs autres mines.

Souhaitons que les gars de Sedan soient un peu plus débrouillards que leurs copains de Saint-Quentin.

LES PROLOS DES TABACS DE LILLE

Il y a une dizaine de jours que ces prolos sont en grève, et, tout de go, ils se sont adressés à l'Etat ; il est vrai qu'eux ont une excuse, — ils sont sous la coupe de l'Etat-Patron.

Une délégation s'est amenée au ministère des finances et, si elle a été reçue, c'est pour s'entendre refuser toute amélioration.

Devant un tel mauvais vouloir, il n'y aurait rien d'épatant à ce que, par esprit de solidarité la grève éclate dans les autres usines de tabacs.

LES MINEURS DE CARMAUX

J'ai jaspiné ailleurs de la grève des gueules noires de Carmaux : y a rien de neuf ! Le marquis de Solages fait traîner les pourparlers en longueurs, espérant ainsi démoraliser les grévistes.

Il peut se fouiller.

Quatre des larbins du marquis, maires de villages voisins, ont écrit une lettre dé-

guenlasse au préfet, réclamant des troupes, — que le marquis n'ose pas réclamer directement. Ces charognards trouvent qu'il n'y a pas assez de racaille à Carmaux, avec la police et les pardores, — il leur faudrait des soldats... dans l'espoir qu'une circonstance imprévue fournirait l'occasion d'une tuerie de mineurs.

Babiliarde d'un campluchard

LES FUSILLES DE LA MARTINIQUE

Quand, en 1848, le fusilleur d'ouvriers Arago, fit décréter par le gouvernement provisoire l'émancipation des noirs de nos colonies, les pauvres bougres de moricauds ne durent pas tarder à s'apercevoir qu'en sautant de l'esclavage au salariat, ils sautaient de Charybde en Scylla, — autrement dit, foutre ! de la poêle dans la braise.

En effet, mille dieux ! l'esclave n'étant censé pas un homme (comme disait une pouffasse romaine, qui se fichait à poil devant ses esclaves, sans plus de vergogne qu'au chien qui emporte un os), mais bien une chose, un animal, la propriété de son maître, il coulait de source que ce dernier s'appliquât, tant bien que mal à la conservation de cette chose, de cet animal, de cette propriété.

Supposons un canasson. — Cette bête, pour son proprio, représente à coup sûr une valeur intrinsèque de 300, 500, 1,000 francs, peu importe. Ça se vend sur la foire, un canasson, — ça se vend et ça s'achète. Son maître a donc un intérêt réel, tangible, à le faire vivre, et si, parfois, il lui aligne des coups de fouet, il n'en est pas moins obligé, s'il veut qu'il travaille un tant soit peu, de lui servir aussi son picotin d'avoine.

Pour l'esclave, c'est kif-kif bourriquot ! Si les coups de matraque s'abattaient sur son échine, plus souvent qu'à son tour, le nègre avait du moins la pâtée assurée, — une pâtée devant laquelle notre Loubet aurait sans doute fait la grimace, — mais, en fin de compte, le bouloitage ne lui manquait pas.

Pourquoi ? Parce que, comme le cheval, l'esclave a une valeur intrinsèque, se vend et s'achète esur la foire. Son maître est, par ce seul fait, tenu de le faire vivre. Il perd à la mort de l'esclave, comme il perd à la crevaïson de son cheval.

Pour le prolo salarié, rien de pareil, cape dé dious ! Le maître le paie juste le temps qu'il l'occupe. Après que le prolo se débrouille ou qu'il crève, ce mossieu n'en a cure ; pour un qui passe l'arme à gauche, dix de trouvés, nom de dieu !

Vous pensez si, dans de telles conditions ce fut une belle roustissure, la prétendue libération des noirs, que proclama, à coups de décrets, la gouvernance quarante-huitarde ? Des salaires de famine remplacèrent la pâtée quotidienne et, à ce petit jeu, les salauds de planteurs ne firent pas long feu pour récupérer la belle galette que leur avait, soi-disant, fait perdre la suppression de l'esclavage.

Pauvres noirs ! ce qu'ils ont dû en pâtir de mauvais traitements et bramer la faim, — comme jadis ils enduraient le bâton. Leur rouspétance d'aujourd'hui nous dit les humiliations qu'ils ont subies et les tiraillements de leur estomac.

Je m'imagine, — n'étant nas bien tuyauté sur cette Martinique du diable, pays où le soleil cuit les œufs au cul des poules, pays de la fièvre jaune, du rhum et des serpents à sonnettes, — je m'imagine, dis-je, que les malblanchis des Antilles ont passé pour les mêmes phases que nous, les ilotes de l'atelier, les forçats de l'usine, les serfs de la charrue, tout cet ensemble de prolos qu'avec tant de justesse on a appelés les « nègres blancs ».

Oui, foutre ! je crois que, tout comme nous, ils ont mis toute leur confiance en cette République dont nous attendions tant de bien, et qui est aussi marâtre envers le pauvre monde qu'elle est chouette et bonne fille avec tous les jean-foutre, les jageurs, les curés, les sabreurs et les richards de tout acabit.

Pourtant, viedaze, on aurait dû être fixés : il y en a eu, des Républiques, depuis que le monde est monde, un peu dans tous les patelins. Et, ma foi, elles n'ont pas valu davantage que les ciboulots couronnés,

— les rois et les empereurs. Les républiques antiques de la Grèce et de Rome étaient aussi vaches que les Césars.

Mais, voilà les pauvres négrillons des Antilles, pas plus que les gas des cités et les fistons des campluches de par ici, ne savaient pas de choses. Aux uns et aux autres les richards ont volé, non seulement le bien-être mais aussi le savoir.

Nous sommes le fumier qui sert d'engrais à ces belles fleurs de roserie et d'utilité, — rien de plus et rien de moins ! Pendant que les avortons des riches allaient au collège, nous, on nous foutait à garder le bétail ou bien, mille charognes, on faisait son entrée dans la sombre et puante usine.

Aussi, avons-nous, kif-kif des daims, — coupé dans le pont de la République mettant le holà à la misère, fichant au rancart richards et raticions, donnant à bouffer à gogo aux miséreux de la campluche et des villes.

Il a fallu déchanter, pécaire ! — Trente ans de république ont passé, et comme sœur Anne les prolos n'ont vu rien venir, — rien que la misère noire, l'angoisse du lendemain, le chômage ; rien que la hausse des impôts, la baisse des salaires et la morgue toujours plus insolente, des patrons de la terre et de l'atelier. „

Moins patients que nous, nos pères de 1848 n'avaient fait crédit que de trois mois de misère au gouvernement républicain. Ils furent payés par la fermeture des ateliers nationaux et par les fusillades de juin. On leur retira le pain de la bouche et on leur envoya des pruneaux de plomb.

C'est à peu près la même monnaie, qu'on palpée les prolos noirs de la Martinique, après trente ans de patience et, chose digne de remarque, de même que la gouvernance de 1848 qui avait Le Louis Blanc de l'organisation du Travail, la gouvernance d'aujourd'hui possède un socialo de la même école, Millerand, qui, s'il n'a pas écrit « l'Organisation », a, du moins, créé les « Conditions du travail ».

Il est vrai que le Gallifet d'aujourd'hui vaut le Cavaignac d'alors, et que, malgré sa conversion récente au socialisme, au « bon socialisme », — le monstre a fait ses preuves en 1871.

Plus franchement que Gallifet, les noirs des Antilles sont venus au socialisme ; mais, sans doute, pas au « bon », puisque les troubades du même Gallifet les déquillent, et si, dans la Martinique, il n'en sont encore, paraît-il, qu'au radicalisme, à la Guadeloupe le collectivisme bat son plein, — les noirs embarqués sur la fameuse couillonnade politicarde, la conquête des pouvoirs publics, ont conquis des charibotées de municipales, ils ont même un député à Paris de plus beau noir d'ébène, le citoyen Légitimus.

Il est aux Antilles actuellement. Va-t-il en revenir à toute vitesse, afin de faire un boucan monstre sur la tragédie sanglante dont ses frères de couleur ont été victimes ?

On va voir ! En tous les cas, ses amis des bancs guesdites, — où l'on ne se fait pas faute de gueuler après Millerand, — n'ont guère fait de bacchanel, clamé leur indignation, envoyé leurs indignations, du haut de l'égrugeoir, aux voleurs et aux bourreaux ?

Ah ! foutre ! c'est que le parlementarisme est, par excellence, le masturbateur des énergies et l'endormeur des consciences.

Aussi, pensons-nous fermement, qu'avant peu, les noirs des Antilles, de même que les prolos des deux mondes, lâcheront d'un cran le socialisme pacifique, la duperie électorale, la fameuse conquête des pouvoirs publics, et viendront franchement et résolument au socialisme anarchiste, le seul vrai, le seul fécond et le seul libérateur.

En voyant le moricauds de la Martinique ruer énergiquement dans le brancard, en les voyant répondre à la fusillade des marsouins inconscients, par l'arme terrible des pauvres l'incendie, en lisant que Coq Rouge chantait sur les usines et sur les plantations des riches proprios, j'ai senti que ces noirs étaient des hommes et des hommes mûrs pour le chambardement définitif.

— 0 —

Et, vous, les gas, qui foutez votre patte au sac, pour en tirer votre numéro d'esclavage militaire, cette histoire vous laissera-t-ils insensibles et froids ? Cette fusillade de nos frères noirs n'a-t-elle pas eu un ralentissement douloureux dans toutes les fibres de votre être ? Avez-vous réflé-

chi sur le rôle que vous réservent les bourgeois qui exploitent vos parents, qui vous ont exploités avant d'entrer à la caserne, qui vous exploiteront après et qui veulent faire de vous les assassins de vos frères, quand ceux-ci demandent à l'être un peu mieux traités, quand comme les grévistes noirs ils ne se déclarent pas satisfaits d'un salaire de 15 à 25 sous par jour ?

Si oui, tant mieux !

Il est nécessaire que vous réfléchissez à tous ces fourbis, afin que, le cas échéant, votre réponse soit toute autre que celle des sinistres inconscients qui, à Fourmies et à la Martinique, ont commis l'inoubliable crime d'assassiner leurs frères

LE PERE BARBASSOU.

EN BANLIEUE

Saint-Denis

MINCE D'UNION. — J'ai déjà raconté comment, à Saint-Denis, on s'entendait pour faire l'Union socialiste. J'ai déjà dit comment, au lendemain du Congrès de Paris, les deux fractions socialistes de l'endroit se traitaient, — au nom du sacrosaint principe de l'unité. J'ai montré que si tous ces gas qui, en définitive en pincent pour le chambardement social, sont en désaccord, la faute en est à cette cochonne de politique qui fait perdre le nord aux meilleurs comme aux pires.

La réunion qu'avaient emmanchée, salle Badart, les groupes du Parti Ouvrier et des socialistes indépendants, en est une nouvelle preuve : on devait dégoiser sur l'Union socialiste et les lois ouvrières.

Les organisateurs avaient été quérir Gérauld-Richard, lequel fit l'apologie du ministère Millerand et préconisa, comme remède à la mistouffe générale, la Prise des Pouvoirs Publics par les sociaux.

D'autres orateurs dégoisèrent dans le même sens. Seul, un bon fieu Hainselin, un syndicaliste, dauba sur le Parlementarisme et préconisa l'action économique et révolutionnaire.

Walter, le député socialo du patelin, voulut prendre la parole pour combattre le ministrage des sociaux et dire son mot sur la loi Millerand-Colliard qu'il considère comme une fantaisie. Il ne put rien dire — ou presque — car, dès son arrivée à la tribune le raffut commença.

Certes, ce « vingt-cinq francs » n'est pas meilleur que les autres. Mais il ne faudrait pourtant pas se gourrer et faire comme les types du P. O. dyonisien qui, parce qu'ils l'ont dans le blair, se fichent à la remorque des socialistes gouvernementaux.

La réunion s'est terminée au milieu des engueulades et peu s'en est fallu qu'on ne se prenne, aux cheveux.

Quand donc, cré pétard, tous ces bougres auront-ils un peu de jugeotte ? Quand donc, au lieu de se disputer l'assiette au beurre, s'aligneront-ils pour en faire des tessons ? Quand donc, s'orienteront-ils pour vivre en frangins, sans bisbilles d'aucune sorte ?

BABILLARDE D'UN MINEUR

Je reçois d'une gueule noire du Pas-de-Calais la babillarde suivante. Le copain a bougrement raison de groumer ! Jamais les mineurs n'ont eu d'occasion aussi favorable que l'heure présente pour se rebiffer. Or, dans le Pas-de-Calais rien ne bouge !

Oignes, 19 février 1900.

Mon vieux Peinard,

Permetts-moi de te donner un tuyau sur notre situation dans le Pas-de-Calais : Nous sommes enquinés jusqu'à la gauche et, à l'heure actuelle où nous devrions être à la hauteur et toucher de fortes payes, — on se tane.

Voici pourquoi : nos pierrots du syndicat (je parle de trois ou quatre meneurs seulement) sont d'accord avec les Compagnies houillères pour mettre de l'eau dans le mouvement, où il faudrait du pétrole.

Ce que je te tis là, c'est l'avis de la plupart des camarades.

Jamais plus nous n'aurons un mouvement aussi propice que l'heure actuelle : il y a quelques semaines, le bassin de la Loire et celui de la Haute-Loire étaient en branle, — et les vassementiers s'unirent à eux ; en ce moment, l'Autriche est en grève, les mineurs d'Allemagne suivent l'élan, et les camarades de Carmaux sont remontés des puits.

Quant à nous, les mineurs du Pas-de-Calais, nous restons dans l'indifférence avec des salaires de famine.

Il y a quelques jours, des camarades étaient en grève dans un patelin voisin, à Flines-les-Raches, demandant le renvoi de deux gardes-chiourmes et la réintégration de deux ouvriers congédiés.

Eh bien ! Il a fallu — ue le trop célèbre Basly vienne faire avorter cette grève : il a séiné de faire abnégation d'eux-mêmes et de renoncer à rentrer à la mine ; il leur a fait entrevoir qu'ils ne seraient pas délaissés par les mineurs, qui leur sauraient gré de ce sacrifice. Et patati, et patata !

Ce charmeur s'est ensuite adressé à tous les grévistes, les encourageant à reprendre le travail, car, a-t-il assuré, ça ne les avancera pas de continuer la grève ; ils se mettront davantage dans la misère. Enfin, quand Basly a eu fini de débâgouler ses balivernes, le secrétaire du syndicat, Evrard, est venu appuyer sur la chanterelle.

Les grévistes, démoralisés par ces boniments, ont voté la reprise du travail et sont rentrés à la mine, plus déchards qu'avant !

Ah ! si on n'était pas aussi poires, ce n'est pas aux cris de « Vive Basly ! » que nous accueillerons cet opportuniste. On l'enverrait paître ! On lui rappellerait qu'il n'a pas toujours parlé ainsi et que, lorsqu'il était mineur, il était révolutionnaire. On le ferait se souvenir des grèves d'Anzin.

Mais, c'est vieux, tout ça ! Après avoir été mineur, Basly devint marchand de bibine ; il est maintenant bouffe-galette, — sa révolution est faite ! C'est pourquoi il est contre les grèves, — ça trouble sa digestion.

UN MINEUR.



Un champignol dégueulasse

COMBS-LA-VILLE. — Dans les patelins qui, comme Combs-la-Ville, avoisinent Paris, les gardes-champêtres s'y prennent tellement au sérieux qu'ils deviennent de sales cochons.

Dans la cambrousse proprement dite, — éloignée de la ville, — le garde-champignol limite son turbin à faire les courses de mossieu le maire et à tambouriner les événements ; il est assez finaud pour tourner la tête à gauche quand, sur sa droite, s'amène un bon gas qui s'en va à la chasse, sans autre permis que celui de ses semelles.

Aux alentours des villes, c'est une autre paire de manches ; le garde-champêtre est à l'affût des flancocheurs et, pour une couillonnade de rien, il leur dresse procès-verbal, espérant que, pour ne pas avoir d'emmiellements, ils lui glisseront une roue de derrière dans le creux de la main.

Et ça arrive, nom de dieu !

Le champignol de Combs-la-Ville est de ce calibre : avec lui les procès-verbaux pleuvent pire que vache qui pisse.

C'est toujours la même antienne : on a octroyé aux gardes-champêtres gros comme une tête d'épingle d'autorité, — et ces jean-fesse en prennent long comme le bras.

Le jour où les bons bougres acquitteront les procès-verbaux de ces mecs à grand renfort de marrons, de pains, de beignes et de châtaignes, — ils y regarderont à deux fois.

Le bondieu perdu

EU. — Pour une rigouillarde histoire, la suivante vaut le jus :

Figurez-vous que dans un patelin des environs d'Eu, une malade demande les secours de la religion crétime. Le raticion se rendit à l'appel, mais comme le hameau où perchait la malade était un tantinet éloigné, il imagina de porter le « viatique » à la vapeur et de faire monter le Père des Mouches en chemin de fer.

Voilà t'y pas qu'en route le calotin commença par faire un plongeon dans des méditations tout plein profondes, et il continua en piquant un somme et, sans doute, il rêva que les anges lui chatouillaient le menton.

Sur ces entrefaites, la voix du conducteur du train, clamant un nom de patelin, réveilla le raticion qui, moitié roupillant, ouvrit la portière dar-dar et sauta sur la voie,

— Il était temps, le train allait se cavalier ! Fier comme un âne bâté, le frocard s'amena chez sa malade et mit en train ses signagées. Mais, va te faire foutre ! Au moment d'administrer à sa cliente le pain à cacheter il s'aperçoit qu'il l'a oublié dans le chemin de fer.

Mille goupillons ! Il fallait voir la tronche du jus de réglisse qui avait perdu son bon dieu !

Pendant ce temps, que faisait le bondieu abandonné ?

Malgré qu'il soit « tout-puissant », il n'eut pas l'idée d'aller lui-même s'offrir à la malade, ni celle de retourner à l'église.

I faut lui pardonner sa trufferie, — il était en pâte. C'est une excuse.

Qu'est-il devenu ?

Fait-il la pige au Juif-Errant et voyage-t-il encore ?

Est-il resté en souffrance dans une gare ?

Des langues bien pendues prétendent qu'une jeune gonzesse a ramassé ce sacré bondieu et après l'avoir mis au chaud dans son giron, l'a ramené à l'abrutisseur.

Si c'est vrai, cette jeunesse mérite le paradis !

Ceci dit, un conseil aux ratichons : pour éviter pareille mésaventure, qu'ils expédient donc le bondieu aux malades par colis postal à domicile, — pour dix-sept sous ils en verront la farce.

Écœurant spectacle

NANCY. — La dégradation militaire est foutre bien une des plus écœurantes inventions du militarisme.

A bien voir, c'est de la couille !

Si ceux qui sont condamnés à la subir ruminaient un brin, ils demanderaient à troquer leur temps de prison pour une série de dégradations consécutives.

Seulement, la gradaille escompte le préjugé, l'ignorance, la trouducuterie des victimes et elle fait de la dégradation une parade à tellement de flafas que beaucoup préfèrent la prison à cette jobarderie.

Un troubadou qui vient de faire exception, s'est Breteaux, un artiflot du 39e qui, outre huit années de réclusion s'est vu administrer la dégradation.

Amené sur le lieu de la parade, il se donna l'air narquois d'un jemenfoutiste, tant que dura la lecture du jugement ; puis, comme le sous-off de service s'avancait pour le dégrader, le gas s'écria : « Je n'ai besoin de personne pour me dégrader ! » et, prenant la position de garde, il administra un coup de poing et un coup de chausson au sous-off qui s'affala, les quatre fers en l'air.

Alors, il y eut une scène ignoble : les abrutis qui, — à défaut de courses de taureaux, — étaient venus assister au spectacle hurlèrent : « A mort ! »

Ces braves dérouléards étaient en rut : ils auraient voulu qu'on tue le dégradé sur place, — qu'on le saigne kif-kif le matador fait du taureau.

« A mort ! A mort ! gueulaient les patriotes.

Ces sauvages en ont été pour leurs hurlements. Oh ! mais, ce n'est pas que la gradaille n'ait pas eu envie de tuer sa victime, — seulement on a voulu faire durer le plaisir : le malheureux va repasser en conseil de guerre et il sera condamné à être tué, — comme ça, il aura le temps de savourer la mort !

BABILLARDE DIEPPOISE

Un maire... chose molle

A Dieppe, le goupillon est aussi puissant que Bloch, le fermier des petits chevaux. Les cafards terrorisent les prolos qui s'inclinent devant eux, — par peur de perdre la croûte journalière.

Les libres-penseurs réagissent « énergiquement » en mangeant du saucisson le vendredi-saint... dans leurs caves.

Turellement, l'hôpital est entre les mains des cloportes de sacristie.

Le directeur se figure que la cambuse est sa propriété et il agit en conséquence.

Les bonnes-sœurs, — combien bonnes, les garces ! — sont en plein chez elles.

Ceux qui ne sont pas chez eux, par exemple, c'est les malades.

Ah ! que toute cette vermine serait à la noce si l'hôpital était enfin débarrassé de tous les puotins, — ce serait le paradis sur la terre, — mais voilà, ces malades sont si xigeants...

Les médecins, — sauf un peut-être, — sont auprès des béguines comme chiens couchants : ils prennent leurs ordres pour le régime et les sorties.

Cette attitude leur va autant que des ripatons à une grenouille. C'est ainsi cependant que ces messieurs procèdent ! Leur prétendue science s'incline devant la foi et la prétendue charité de ces guenons !

Un pauvre bougre de Dieppe, après avoir entraîné sa viande au Sénégal, dans les artibombes de la marine, revint en France où il trimarda, bricola et travailla comme il put.

Dans le pays où nos galonnards civilisent les nègres en les fusillant, il avait contracté une maladie grave. Avec le temps, sa santé se délabra en plein, à tel point qu'aujourd'hui il est attigé de la carie des vertèbres.

Tout démolé, le gas ne peut plus marcher qu'à l'aide de deux cannes.

Dans un département voisin de la Seine-Inférieure, le préfet, une « bone âme » touché de sa situation, l'envoya dans un dépôt de mendicité, une prison !

Quelle sollicitude !

Le malheureux se tira des pieds et revint à son patelin, à Dieppe. Un médecin lui signa un billet d'hôpital, mais le cafard qui dirigea la boîte ne voulut pas le recevoir. Le maire dut intervenir.

Pour ne pas entrer en lutte, les cafards de l'hospice admirent le patient, — en se promettant une revanche.

Ces jours-ci, le médecin donna au susdit une permission de sortir. Mais, lorsqu'après sa promenade le pauvre bougre voulut rentrer, il trouva porte close. Le pipelet qui avait des ordres, fut inflexible. Et voilà le malade sur le pavé, par une pluie battante, sans gîte, ni nourriture.

O Assistance publique ! O charité créline ! que vous êtes admirables.

Le médecin répondit « Comme je n'ai pas signé votre billet, vous n'êtes pas sorti. » et il refusa de le reconduire à la turne.

Bravo Escobar !

La victime des jésuites se rendit alors chez le quart-d'œil qui lui délivra un billet de logement, — c'est à dire une livre de pain.

Rentrera-t-il ? Ne rentrera-t-il pas ? L'affaire en est là.

L'ancien maire, un cléricafard enragé, était un vrai curé, — le nouveau qui se donne pour républicain, n'est qu'un sous-diacre et il a le trac de contrarier ses supérieurs, les jésuites.

C'est une chose molle !... Tellement molle qu'il laisse la vermine noire faire à l'hospice toutes les crapuleries imaginables.

La jésuitaille croit que l'hôpital est sa propriété.

Eh non, bandits ! l'hôpital est à un populo, — il a été construit avec la belle galette que les bourgeois ont ratiboisée sur les salaires des turbineurs.

Ceci dit, mon bon populo, comprendras-tu qu'on se fiche de ta fiole ? Que tes maîtres soient des cafards ou des républicains, c'est toujours la même ragougnasse à la graisse de bourrique.

Alignons-nous, les bons fleux ! Alignons-nous pour foutre les cafards à la porte, — et les capitales idem.

A quoi bon chercher à réparer et à recrépir cette pourriture d'organisation sociale ? Le mieux est de la démantibuler... Pour cela, il ne faut que du nerf — de bœuf !

GUERDAT.

Communications

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE, 26, rue Titon (aubourg Antoine). — Programme de la semaine :

Samedi 24 février, Savioz (Mlle de Sainte-Croix) ; la Femme et la liberté. — Lundi 26, P. Delesalle ; la Question des Syndicats. — Mercredi 28, E. S. R. J. ; 28, Tolstoïsme et anarchisme. — Samedi 3 mars, E. Janvion, L'anarchisme à travers les âges.

N.B. — Les conférences commencent à 8 heures et demie précises. La salle de lecture est ouverte tous les jours à 8 heures.

BIBLIOTHEQUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE DE BELLEVILLE, 81, rue Julien-Lacroix.

Samedi 24 février, à 8 heures et demie précises, Charles Malato : l'Evolution sociale et l'Anarchie. — Dimanche 25, soirée familiale : causerie par Marchal sur l'éducation. — Lundi 26, Mme Kaufman ; le Féminisme. — Mer-

credi 23, Louis Guérard, les Crimes et les peines à travers les âges. — Jeudi 1er mars : Gellynck : Tolstoï, sa vie, son œuvre.

NOTA. — Les causeries commencent à 8 heures et demie précises. Les camarades qui pourraient faire don de livres de sciologie voudront bien les adresser à M. Prost, 81, rue Julien-Lacroix.

Le SINDICAT LIBRE DES IRREGULIERS DU TRAVAIL ET DES HOMMES DE PEINE organise une grande fête de nuit à l'occasion de l'anniversaire du 18 mars communaliste prochainement nous donnerons le programme le ainsi que le lieu de la fête. Réunion tous les mardi, 81, rue Julien-Lacroix.

BIBLIOTHEQUE D'ETUDES SOCIALES DES EGAUX DU DIX-SEPTIEME ARRONDISSEMENT, 85, rue de Courcelles, ouverte tous les soirs, à 8 heures. Tous les lundis et jeudis lectures antimilitaristes avec commentaires. Samedi 24 février, E. Marmain : les Luites de la théologie et de la science. — Samedi 3 mars, Alb. Beoch : la Matière et ses transformations. — Le « Père Peinard » est en vente à la bibliothèque.

LES QUATRE-CHEMINS. — Les anarchistes des Quatre-Chemins, de Pantin, Aubervilliers se rencontrent tous les dimanche soir au local habituel.

Dimanche 25 février, à 2 heures de l'après-midi, rendez-vous au groupe de Saint-Denis.

SAINT-DENIS. — Cercle libertaire d'études et bibliothèque. Dimanche à 2 heures et demie de l'après-midi, salle Conroy, 86, rue de Paris, causerie par le camarade Calazel. Les socialistes sont invités. Chants révolutionnaires.

AMIENS. — Groupe d'études des libertaires aménois. Samedi, à 8 heures et demie, au Cent de Piquet, faubourg de Ham, réunion. Dispositions et discussions pour l'établissement de la bibliothèque. Urgent.

Vient de paraître la deuxième édition de L'ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE (illustré pour 1900), par P. Argyriadès.

Quoique boycotté par les journaux ministériels — et à cause de cela, peut-être — l'Almanach de la Question sociale a obtenu un tel succès, que pour faire face aux demandes qui lui parviennent, l'administration a dû faire un second tirage.

Rédigé comme toujours, d'une façon très variée par les écrivains les plus en vue du parti socialiste, il est, cette année, illustré d'une manière exceptionnelle. Il contient de nombreux portraits, de beaux dessins et des caricatures suggestives sur la question sociale et la politique courante. Ses dessins sont dus à Valère Bernard, Steinlen, Grun, Moloch, Max, Luce, Valloton.

Prix du volume aux bureaux de la « Question sociale », chez tous les libraires et dans toutes les gares : 50 centimes.

Pour faire de la bonne propagande, l'administration a décidé d'envoyer l'exemplaire franco pour 60 centimes au lieu de 75. De plus, en demandant par 10 et à la fois, on ne paiera que 40 centimes l'exemplaire et il sera envoyé franco onze exemplaires pour 10.

Adresser les demandes avec mandats à l'administration de la « Question sociale », 5, boulevard Saint-Michel, Paris.

COLLECTION DE L'ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE

Les 10 années 7 francs au lieu de 17. (Le prix des huit premières années était de 2 francs chaque).

En vente aux bureaux du "Père Peinard"

LES ALMANACHS DU PERE PEINARD pour 1897, 1898 et 1899 : l'exemplaire, 0.25 ; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1896, rare : 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco, 0 fr. 15 l'exemplaire

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIECLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITE PATERNELLE, par André Girard.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE REVOLUTION, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIERE DECLARATION D'ETIEVANT, LE MACHINISME par Jean Grave.

LA PANACEE-REVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITE DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PERIODE FLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche



Quand le Capitalo sera le cul par terre, bon commencement !.... Il ne s'agira plus que de le pousser à l'égout. !